

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Journal «*Le Monde*»

## Indonésie : violences à Timor à la veille du référendum sur l'indépendance

A QUATRE JOURS de la consultation sur l'avenir du Timor-Oriental, cet ancien territoire portugais annexé par l'Indonésie en 1976, au moins cinq personnes ont été tuées, jeudi 26 août, dans la capitale, Dili, par des manifestants anti-indépendantistes. Les Nations unies, qui supervisent le référendum du lundi 30 août, exigent que Djakarta prenne des « mesures immédiates » pour restaurer l'ordre. L'ONU estime que les autorités indonésiennes n'ont rien fait pour contrôler les milices anti-indépendantistes qui promettent une « rivière de sang » si leurs adversaires l'emportent. Ces bandes, dont l'un des chefs a été reçu par le président indonésien, sont fortement soupçonnées d'être armées et manipulées par l'armée de Djakarta.

Lire page 2 et notre éditorial page 12

## Impôts : ce qui va baisser

- En 2000, les impôts diminueront de 38 milliards de francs
- 23 milliards s'ajoutent aux 15 déjà prévus
- Dès le 15 septembre, la TVA sur les travaux d'entretien et les frais de notaire sur le logement seront réduits
- M. Strauss-Kahn promet une baisse de l'impôt sur le revenu en 2001

LIONEL JOSPIN a rendu, jeudi 26 août, ses principaux arbitrages pour le budget 2000. Selon nos informations, les impôts baisseront de 38 milliards de francs l'an prochain. Les entreprises bénéficieront de cette baisse à hauteur de 14 milliards de francs et les ménages de 24 milliards. Les services de Bercy ont revu à la hausse leurs prévisions de croissance pour 1999 et 2000, ce qui a permis à Dominique Strauss-Kahn d'affecter 23 milliards de plus que prévu à la baisse de la fiscalité. Le gouvernement s'était en effet déjà engagé, en 1998, à réduire de 15 milliards la pression fiscale en 2000. Ces 23 milliards de francs de nouvelles baisses d'impôts seront réservés aux ménages, dont 19 milliards au titre de la TVA sur les travaux d'entretien du logement, qui passera de 20,6 % à 5,5 %. Par ailleurs, les « frais de notaire » sur l'immobilier des particuliers seront réduits de 6 % en moyenne à 4,8 %, ce qui représente pour l'Etat un coût de 4 milliards de francs. Ces



mesures seront effectives le 15 septembre.

M. Strauss-Kahn promet de baisser la fiscalité directe sur les ménages - taxe d'habitation et impôt sur le revenu - dès 2001. Dans un entretien au Monde, le premier secrétaire du PS appuie cette orientation : « Nous voulons être jugés sur une logique qui s'inscrit sur toute la durée de la législation », déclare François Hollande. L'allègement envisagé de la CSG sur les revenus du patrimoine pour les ménages les moins aisés se heurte à l'hostilité de la ministre de la solidarité : Martine Aubry, qui avait promis le retour à l'équilibre des comptes de la Sécurité sociale, doit batailler pour limiter le déficit du régime général.

Par ailleurs, le Comité des établissements de crédit, présidé par le gouverneur de la Banque de France, devait se réunir vendredi à partir de 17 heures pour mettre fin à la guerre des banques.

Lire pages 6 et 14

## Un loup repéré dans les Pyrénées

L'ANALYSE ADN est formelle : ce sont bien les traces d'un loup mâle qui ont été relevées au printemps dans la réserve naturelle de Nohèdes (Pyrénées-Orientales), sur le versant français des Pyrénées. Ce retour, après des décennies d'absence, explique les carnages opérés depuis quelques mois dans des troupeaux du massif de Madrès, aux limites des Pyrénées-Orientales et de l'Ariège. Si, côté espagnol, on compte quelque 2 000 loups, la réapparition du prédateur côté français est un événement, qui survient après son retour en 1992 dans les Alpes, au cœur du parc du Mercantour. Enigme supplémentaire : le loup de Madrès ne viendrait pas d'Espagne, mais d'Italie, comme ceux du Mercantour. Mais par où est-il donc passé ?

Lire page 9

## A Harvard, c'est l'« effet Mozart » qu'on assassine

LA MUSIQUE, dit-on, adoucit les mœurs. Chez les scientifiques, elle aurait parfois l'influence inverse, donnant lieu, dans la livraison de la revue *Nature* du 26 août, à une bataille à fleurets à peine mouchetés entre adversaires et partisans de l'« effet Mozart ». En 1993, Frances Rauscher, du département de psychologie de l'Université du Wisconsin, avait fait sensation en montrant que l'écoute préalable du divin Salzbourgeois pouvait susciter une hausse temporaire de huit à neuf points aux tests de quotient intellectuel (*Le Monde* du 13 octobre 1993).

La chercheuse avait obtenu ce résultat en mesurant le QI de trente-six cobayes humains après leur avoir fait écouter un extrait de la *Sonate pour deux pianos en ré majeur KV 448*, interprétée par Murray Perahia et Radu Lupu. L'« effet Mozart » était né. De nombreux fœtus furent dès lors bercés par du classique *in utero*, tandis que lait de croissance et Köchel devenaient les deux marmelles de futurs génies. La musique planante était soudain menacée dans les ateliers de développement mental, tandis que les mélomanes se voyaient confortés dans leur intuition : intelligence de la musique et musique de l'intelligence se confondent. Mais dans les

laboratoires, où l'on tenta illico de quantifier le fameux effet, on ne tarda pas à déchanter.

Christopher Chambriss, du département de psychologie de l'Université Harvard (Massachusetts), a procédé à une analyse de multiples rééditions de l'expérience, pour conclure que la musique de Wolfgang Amadeus n'a « aucun effet sur le QI ou les capacités de raisonnement en général ». L'unique effet observé « découlerait des performances portant sur une épreuve cognitive spécifique », à savoir des tests mentaux de pliage ou de découpage de papier. Le psychologue de Harvard estime que la clé de l'énigme réside dans l'hémisphère droit du cerveau, siège de l'« éveil cognitif ».

La musique de Mozart susciterait une « excitation plaisante » du cortex, favorable par contagion à la bonne exécution de tâches spatiales difficiles. Les performances auraient été améliorées autant par l'écoute de Mozart que par la lecture de Stephen King, du moins chez les sujets appréciant cette musique et cette littérature. « 8 120 écoliers britanniques avaient de meilleurs résultats après l'écoute de musique pop qu'après l'audition de Mozart, comparé à un groupe contrôle qui avait dû subir une discussion sur des expé-

riences scientifiques », avance-t-il. En résumé, toute stimulation corticale, pourvu qu'elle soit suffisamment plaisante, fera aussi bien l'affaire que Mozart.

L'équipe de Kenneth Steele, de l'Université de Boone (Caroline du Nord), qui a reproduit à trois reprises l'expérience de Frances Rauscher, est plus sévère encore. Comparée au silence, l'écoute de Mozart a pu faire augmenter de trois points le QI d'étudiants de l'Ontario, mais l'abaisser de quatre dans un groupe de Montréalais ! Il ne lui en faut pas plus pour conclure que l'heure d'un requiem a sonné.

Mais Frances Rauscher, combative, récusé les protocoles choisis par ses confrères et invoque, pour sa défense, diverses études. Ainsi, des rats gavés *in utero* et jusqu'à soixante jours après leur naissance de sonates trouveraient plus rapidement la sortie d'un labyrinthe. « Il est peu probable, estime la psychologue, que ces performances dérivent du plaisir qu'ils tiraient de ce traitement. » A moins que les rats ne soient plus fans de Mozart que les écoliers britanniques ou les Québécois...

Hervé Morin

## Leçon d'Amérique



JEAN-LOUIS MURAT

ALLIANCE de liberté anglo-saxonne et de charme français, *Mustango*, le nouvel album de Jean-Louis Murat, enregistré à New York et à Tucson (Arizona) avec le duo texan Calexico, souligne les dons musicaux du chanteur auvergnat et lui ouvre de nouveaux horizons.

Lire page 23

Allemagne, 3 DM ; Antilles-Guyane, 9 F ; Autriche, 26 ATS ; Belgique, 45 FB ; Canada, 2,25 \$ CAN ; Côte-d'Ivoire, 850 F CFA ; Danemark, 15 KRD ; Espagne, 225 PTA ; Grande-Bretagne, 1 £ ; Grèce, 500 DR ; Irlande, 1,40 £ ; Italie, 2000 L ; Luxembourg, 46 FL ; Maroc, 10 DH ; Norvège, 14 KRN ; Pays-Bas, 3 FL ; Portugal CON., 250 PTE ; Réunion, 9 F ; Sénégal, 850 F CFA ; Suède, 16 KRS ; Suisse, 2,10 FS ; Tunisie, 1,2 Din ; USA (NY), 2 \$ ; USA (autres), 2,80 \$.

M 0147 - 828 - 7,50 F



**ISM** INTERNATIONAL SCHOOL OF MANAGEMENT  
FULLY ACCREDITED \*

Pour cadres et dirigeants de 30 à 45 ans, diplômés de l'enseignement supérieur, le seul MBA accrédité USA Europe compatible avec votre vie professionnelle :

**ieMBA** International Executive Master of Business Administration  
■ 520 h de formation intensive en management international :  
● 10 séminaires mensuels à PARIS  
● 2 mois à NEW YORK et thèse  
● ieMBA accrédité \*

**MBA** Master of Business Administration in International Management  
■ Diplômés de l'enseignement supérieur, 27 à 35 ans, avec expérience professionnelle  
■ 12 mois dont 8 mois en FLORIDE : MBA accrédité \*

**DBA** Doctorate of Business Administration  
■ Pour cadres ou dirigeants, 35 à 45 ans, titulaires d'un MBA ou équivalent  
■ Sur une période de deux ans, compatibles avec votre vie professionnelle :  
Séminaires intensifs spécialisés et thèse : DBA accrédité \*

Certificats : finance & marketing : 120 heures

International School of Management  
148, rue de Grenelle, 75007 Paris  
Tél. : 01-45-51-09-09 - Fax : 01-45-51-09-08  
Programmes exclusivement gérés par International School of Management USA  
Internet : http://ism-mba.edu e-mail : ism.paris@wanadoo.fr

## Faut-il donner un frère au « Charles-de-Gaulle » ?

JACQUES CHIRAC devrait embarquer, samedi 28 août, pour quelques heures, à bord du porte-avions nucléaire *Charles-de-Gaulle*, qui croisera dans l'océan Atlantique, où il est en essais avant d'entrer en service en l'an 2000. De toute évidence, le président de la République veut faire oublier les déboires - somme toute assez habituels pour un prototype, mais fort médiatisés - que la mise au point de ce bâtiment connaît depuis le début des essais, l'hiver dernier.

Mais, après l'opération « Force alliée » dans les Balkans, où le *Foch* s'est durablement et efficacement comporté en mer Adriatique aux côtés de porte-avions américain, britannique et italien, la présence de M. Chirac sur le *Charles-de-Gaulle* est loin d'être neutre. Comme si le chef constitutionnel des armées voulait signifier qu'une marine moderne de haute mer ne peut pas se passer d'un tel outil et que - sauf à adopter un profil bas qui ne lui permettrait plus de faire bonne figure parmi ses alliés - le maintien de deux porte-avions en ligne reste prioritaire.

La visite présidentielle intervient

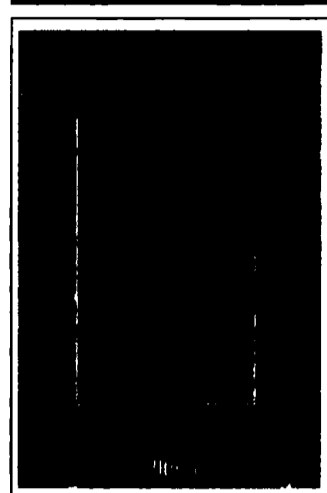
après que, depuis le mois de juillet, se sont succédés, pour des essais d'appontage et de catapultage, sur le pont d'envol du navire, tous les modèles d'aéronefs appelés à l'équiper : avions de combat Rafale et Super-Etendard amélioré, appareils de guet aérien Hawkeye et hélicoptères. Autant d'événements qui donnent à croire que les ennemis du *Charles-de-Gaulle* seront surmontés.

Cette visite se situe aussi après que le *Foch* est sorti de deux mois de remise à niveau pour, au milieu du mois d'août, gagner son port d'attache de Toulon et réintégrer la flotte de la mer Méditerranée, dont il est la force principale de frappe.

Ainsi, l'aéronavale française est apparemment en ordre de marche, avec un *Foch* prêt, le cas échéant, pour de nouvelles missions et avec un *Charles-de-Gaulle* censé se préparer à prendre la relève à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle. Pour autant, la marine ne considère pas que son avenir soit totalement assuré.

Jacques Isnard

Lire la suite page 12



EN ROUTE VERS LE FUTUR

## L'Hégémonie de Simmons

Avec *Hyperion*, l'Américain Dan Simmons a écrit un véritable livre-univers. La nouvelle que nous publions, *Les Orphelins de l'Hélice*, fait partie de ce cycle romanesque au succès considérable qui décrit une civilisation galactique d'un futur lointain appelé l'Hégémonie. Une nouvelle magistrale pour clore la série de textes de science-fiction proposée par Jacques Baudou.

Notre cahier spécial



MONDIAUX D'ATHLÉTISME

## Le tour de force

En 43 s 18, l'Américain Michael Johnson a fait tomber, jeudi 26 août, à Séville, le record du monde du 400 m de Harry « Butch » Reynolds, vieux de onze ans. Le Texan égale le palmarès de Carl Lewis, avec huit titres mondiaux.

p. 18-19



## LES SÉRIES DE L'ÉTÉ Ecrivains de 1899

### 5. Kawabata

D'Osaka à Tokyo, Olivier Rolin a suivi le cheminement de Yasunari Kawabata, marqué à jamais par les drames d'une enfance d'orphelin.

p. 10-11

International	2	Aujourd'hui	18
France	6	Météorologie	21
Société	8	Jeux	21
Régions	9	Abonnements	21
Horizons	9	Carnet	22
Entreprises	14	Culture	23
Communication	15	Guide culturel	24
Tableau de bord	15	Radio-Télévision	25

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.



COLLECTION MUSÉE DE LITTÉRATURE JAPONAISE MODERNE DE TOKYO

# Kawabata

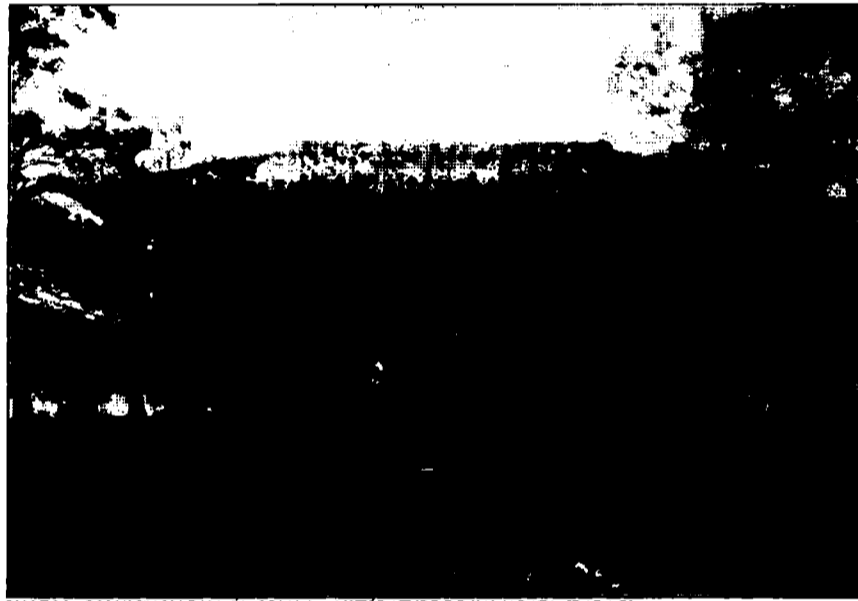
## « Un homme complètement tordu »

**Orphelin à trois ans, élevé jusqu'à quinze par un grand-père aveugle, le Prix Nobel 1968 a eu sa jeunesse marquée par la maladie et la mort des autres. Son obsession de la pureté et de la beauté des corps féminins est toujours associée, dans son œuvre, à une inclination morbide**

**A**SSEZ bizarrement, la gare centrale de Tokyo, toute gare centrale soit-elle, et située - en plus - en face du palais impérial, est l'un des rares édifices d'avant-guerre à avoir été épargné par les bombardements américains. Un bel et vieil hôtel en occupe plusieurs étages, au bar duquel j'avais rendez-vous avec le fils adoptif de Kawabata. La chambre 317, où le Prix Nobel 1968 écrivit un des nombreux romans-feuilletons qui constituent une part importante (et non traduite) de son œuvre prolifique, était occupée depuis plusieurs jours par un fan. Qu'à cela ne tienne, on insista pour me faire visiter, avec force courbettes et cette obligeance si caractéristique du Japon, la chambre voisine d'où la vue plonge sur la rotonde centrale, imitée parait-il de Victoria Station, et aussi, dirait-on, du Panthéon de Rome.

Des incompatibilités linguistiques imprévues rendirent assez languissante la conversation avec le professeur Kawabata. Cependant que, le plus aimablement du monde, nous ne devisions guère, on nous servait des bières, et comme pesait sur Tokyo une chaleur tropicale qui faisait s'épanouir les ombrelles et vibrer les éventails, nous avions de plus en plus l'air (moi surtout) de types qu'on aurait repêchés tout habillés dans une piscine. On voyait passer, au bras de jeunes femmes, de vieux messieurs coiffés de panamas, et tout ça était assez kawabaten. Le professeur avait, pour me rencontrer, eu l'extrême amabilité de quitter sa maison de campagne où, le matin même, un ours et des singes étaient venus lui disputer le miel de ses ruches : je parvins à comprendre ça. Ce que je désirais savoir, cependant, c'était ce qui, à son avis, de la jeunesse de Kawabata, demeurerait - si je puis dire - à l'œuvre dans l'œuvre. « La conscience d'être un orphelin », finit par me lâcher le fils adoptif, et ce n'était pas vraiment une réponse inattendue.

Qu'on en juge : Yasunari Kawabata naît le 11 juin 1899 à Osaka, et à peine un an et demi plus tard, son père, médecin, meurt de la tuberculose. La même maladie tue sa mère en 1902, puis sa sœur en 1909 (le Japon est « l'endroit du monde où il y a le plus de tuberculeux », prétend Michaux dans *Un barbare en Asie*). « Je ne sais même pas à quel âge vous avez disparu », dit-il dans les *Lettres à ses parents*, qui se terminent chacune, rituellement, par cette phrase : « Reposez en paix, vous qui êtes morts sans avoir



PHOTOS : COLLECTION DU MEMORIAL DE LITTÉRATURE DE KAWABATA, IBARAGI

laissé à votre unique fils aucun moyen de se souvenir de vous. » Il ne conserve de son père que des photos qu'il finira par perdre, les regardant d'ailleurs sans émotion puisqu'il n'y reconnaît personne, et un kakemono sur lequel le disparu a calligraphié, à son intention, « Prends garde à toi » : prudente injonction dont il se débarrassera aussi.

De sa mère, rien, pas le plus petit portrait. Il semble ne pas pardonner à ses parents d'avoir fait de lui, en l'abandonnant, « un homme complètement tordu ». « La peur et la honte que vous avez semées dans mon cœur d'enfant y sont restées profondément enracinées », écrit-il dans les *Lettres...*, où il ajoute : « J'éprouvais un dégoût presque hystérique lorsque j'étais obligé d'écouter les autres me parler de vous. »

Ses grands-parents paternels l'ont recueilli, mais la grand-mère meurt en 1906, et le tour du grand-père viendra en 1914. A quinze ans, Kawabata est absolument seul au monde. Seul, faible physiquement, se sentant condamné. « Mon enfance triste », écrit-il dans *L'Adolescent*, « a été marquée par la peur de mourir jeune ». Lui, qui sera si obsédé par la beauté, si amoureux de la vigueur animale de la jeunesse, sa propre enfance se déroule sous l'empire insistant de la maladie et de la mort.

C'est peu de dire qu'il y a une inclination morbide dans l'œuvre de Kawabata. C'est un ordonnateur de pompes funèbres. Dans *La Danseuse d'Izu*, le deuil d'un enfant mort, « transparent comme de l'eau, qui n'avait même pas la force de crier », revient comme un leitmotiv au long des quelques jours que le narrateur passe sur la route avec des comédiens ambulants. *Ossements* raconte la crémation de

son grand-père. Un épisode capital de *Nuée d'oiseaux blancs* tourne autour des obsèques d'une amante qui, notons-le à toutes fins utiles, a aussi quelque chose d'extrêmement maternel. Des *Récits de la paume de la main*, bon nombre évoquent la mort et les rites mortuaires, notamment celui, très étonnant, qui s'appelle *Maquillage* et débute ainsi : « La fenêtre des toilettes de notre maison donne sur les toilettes du funérarium de Yanaka » (voilà, à mon avis, une attaque peu banale...). Et aussi *Joindre les mains*, où la jeune mariée dit à son époux : « Vous me traitez comme une morte. » Je ne commenterai pas, ni encore moins n'interpréterai cette étrange nuit de noces qui ressemble à une veillée funèbre (les enfers intimes des écrivains, il est vain d'essayer d'en prendre le contrôle, ils n'appellent pas de rationalisation, mais une compréhension plus modeste, une intelligence diffuse et qui progresse comme par capillarité).

**L**A mort, ce sont des rites, mais surtout des corps devenus purs objets. Il y a chez Kawabata une présence insistante du cadavre, et du devenir-cadavre : beaucoup de la perversité des *Belles endormies* tient évidemment à ce rapport entre des quasi-mortes et des bientôt morts, de très jeunes filles assommées de somnifères et des vieillards sur le point de trépasser. Et la façon dont est observé, touché, retourné, le corps inerte des « belles » n'est pas très différente de celle dont on use, dans les salles d'anatomie, avec les cadavres. Traiter une jeune fille « comme une morte », cela pourrait être ça (entre autres) : la tenir sous le regard, la scruter. La regarder, et peut-être ne faire que la regarder.

Kawabata, c'est d'abord un œil qu'il serait injuste de dire « froid », parce que la passion de la beauté l'anime, mais enfin il est vrai qu'il y a dans sa façon d'observer les corps quelque chose de l'objectivité d'un satellite observant la Terre. Je pense, dans *Le Maître ou le Tournoi de go*, aux photographies que le narrateur prend du Maître sur son lit de mort : cartographie cadavérique. Mais je pense aussi, surtout, à cette scène, décrite dans les *Lettres...*, et reprise dans un des *Récits de la paume de la main* : un jour qu'il la regardait fixement, la jeune fille qui était alors sa fiancée, « sans baisser les yeux, se cacha le visage avec le revers de sa manche » : geste de protection contre l'indiscrétion de l'œil, mais c'est aussi celui qu'elle ferait s'il cherchait à la tuer. Cette façon (si peu japonaise) d'anéantir par l'insistance du regard, Kawabata la rapporte à la célicité de son grand-père, avec qui il a vécu depuis la mort de ses parents, et qu'il pouvait observer à loisir, « comme un portrait ou une photo » : « L'habitude que j'ai acquise depuis de scruter les visages vient sans doute de ce que j'ai vécu pendant des années seul avec un aveugle. »

Dans *Le Maître ou le Tournoi de go*, l'exactitude indiscrète du regard photographique n'exclut nullement le respect. Mais la chair morte n'est pas toujours traitée avec autant d'égards. L'un des textes « expérimentaux » de la première façon de Kawabata, à l'époque dite « des sensations nouvelles », s'appelle *Le Pourvoyeur de cadavres*, et le titre dit bien ce qu'il veut dire : c'est assez grand-guignolesque. Un jeune homme y livre à la dissection le corps d'une jeune contrôleuse de tram, puis, la sœur de la défunte surgissant inopinément pour réclamer les ossements,

il en fabrique de faux à partir d'une carcasse de poulet... Naturellement, ladite sœur ne tardera pas à se retrouver elle-même en salle d'anatomie. « C'était la première fois que je prenais une femme dans mes bras », raconte ce « pourvoyeur », « et c'était un cadavre ». On trouve ici - dans un texte de jeunesse, écrit à dessein pour choquer - le sadisme latent de Kawabata. Dans *Les Belles endormies*, Eguchi, le protagoniste, se souvient de « ce qui, pour la première fois, lui avait appris que les lèvres d'un homme pouvaient faire jaillir le sang d'à peu près n'importe quel endroit d'un corps féminin ».

La beauté crée un désir, et presque une nécessité de meurtre, c'est ce qu'éprouve Ginpei, le professeur maniaque du *Lac*, qui suit les jeunes filles dans les rues de Tokyo : « Je voudrais la suivre, elle, la femme, jusqu'au bout du monde. Mais cela non plus n'est pas possible. La suivre ainsi, cela voudrait dire qu'il faudrait la tuer » (ce passage évoque très exactement un épisode du *Journal de Gombrovice*, lié aussi à une filature amoureuse : dans une rue d'une petite ville argentine, il suit un *chango*, un jeune garçon de café, et sa beauté, sa grâce animale lui semblent un tel défi à l'intelligence, d'un ordre tellement autre, et plus incontestable, que pour pouvoir continuer à penser, se dit-il, il devrait le tuer).

Inextricablement liée à cette pelote névrotique, la teintant de couleurs contrastées, il y a la symbolique obsessionnelle du blanc et du rouge. Lorsque du blanc apparaît chez Kawabata, on peut être certain que le rouge ne va pas tarder à jeter contre lui son éclat sanglant. Sur la blancheur de glace que reflète un miroir, dans *Pays de neige*, éclate le carmin brillant des joues

**Kawabata étudiant à l'Université impériale de Tokyo (photo du haut), probablement en 1921, en compagnie de sa fiancée Hatuyo Itoh qu'il appelle « Michiko » dans ses livres. Ci-dessus : façade et photo de classe du collège d'Ibaragi en 1912 ; Kawabata, alors âgé de treize ans, est debout à l'avant-dernier rang (cinquième en partant de la gauche).**

de la jeune Komako. A la fin du livre, au contraire, c'est sur la pâleur de ses joues que rougeoient les lueurs de l'incendie. La toile de chanvre immaculée de Chijimi, qui est comme de la neige tissée, « reçoit la caresse du soleil rouge du matin ». Sous le velours cramoisi des tentures repose le corps de lait des belles endormies. Dans *Nuée d'oiseaux blancs*, sur la porcelaine délicate qui « représente » la mère-amante morte, « un peu de rouge à peine perceptible se jouait dans le blanc écru » : exactement comme, « sur le cou blanc » d'une des belles, « il y avait un imperceptible trait rouge, adorable ».

Enfin on n'en finirait plus de relever toutes les rencontres de papillons blancs et de feuilles d'ébène, tous les chatouillements de kimonos écarlates sur la neige, les jeux du sang et de la peau couleur de lune. Mais il faut quand même faire une place à part à ce passage du *Lac* où Ginpei suit pour la première fois la jeune Machié (*Le Lac* est à mon avis un des livres les plus beaux, les plus pervers de Kawabata, comparable à certains égards à *Lolita*, mais tellement plus « tordu »...) : « La seule couleur de sa peau, aperçue entre les revers à carreaux rouges et les chaussures



IMAGES/CAMERA PRESS/KARSHI

d'épaisse toile blanche, lui poignait tant le cœur qu'il eût voulu ou mourir, ou supprimer la jeune fille. De quoi parle le blanc ? De la « pureté », bien sûr – une obsession kawabataïenne – et de la mort : c'est la couleur rituelle du deuil, et aussi celle du corps vidé du flot vital. De la peau, c'est-à-dire de la surface des corps, offerte au regard et au toucher. Et de quoi parle le rouge ? Du désir, de la vie, de l'intérieur (« impur ») des corps, du coït donc, du sang – et par là, encore, de la mort. Car le sang n'est pas seulement « le courant de la vie » dont s'enivrent les yeux du vieil Eguchi, c'est aussi le sang craché en mourant par sa mère tuberculeuse. Eguchi « retrouve au fond de ses yeux cette couleur rouge indélébile » au moment où, allongé entre deux filles inertes qui seront, pense-t-il, les dernières de sa vie, il se demande quelle a été sa première femme, et comprend avec stupeur que c'était sa mère.

DANS les *Lettres à mes parents*, le jeune Kawabata écrivait : « Si je devais aller à l'hôtel avec une maîtresse, c'est sous votre nom, Mère, que je l'inscrirais. » Bien. Tout cela, paraît-il, ne sort guère de l'ordinaire. Mais que penser de ceci, dans *Les Belles endormies* : « Quand le vieil Eguchi avait pensé : "Ma première femme, c'était ma mère", il était naturel que ce fût l'image de sa mère mourante qui lui revînt à l'esprit ? C'est peut-être « naturel », mais moi je n'en suis pas si sûr que ça. Je rappelle simplement que « la première femme », dans un autre récit, c'est un cadavre, et que dans un autre texte encore la nuit de noces est une veillée funèbre. Je n'en tire aucune conclusion (cela me dépasse).

Madame Fujimura trouvait, je crois, que je gambergeais trop. Madame Fujimura est la directrice du Musée Kawabata à Ibaragi, grande banlieue d'Osaka. Arriver à Osaka par le Shinkansen n'est rien, disons presque rien, mais ensuite, trouver son chemin vers Ibaragi dans un dédale de caractères flamboyant sur des quais inconnus, une mer urbaine inconnue... Dans le wagon, on observe le mystère des yeux japonais reflétés sur le glissement de la ville (et c'est presque une scène fameuse au début de *Pays de neige...*) Qu'ont-ils de si étrange ? Sont-ils « plats », comme le croyait Barthes ? Pauvrière inférieure ourlée, peut-être, sur la goutte noire de la pupille ? Cils si soyeux que les yeux fermés semblent mi-clos, selon une image belle et inattendue de Kawabata. Et la matité magnifique des peaux, la souplesse luisante des cheveux relevés sur des nuques gracieuses, qu'un bourreau de Michaux trancherait « comme une tartine »...

C'est ainsi qu'on laisse la bride à ses rêveries en roulant vers Ibaragi, banlieue d'Osaka. Vers Ibaragi... on l'espère, en tout cas, car l'ignorance de l'écriture japonaise laisse aussi perdu que si on était illettré. Était-ce bien raisonnable d'aller chercher un hôtel dans une ville de quelques nippon ? Mais oui, puisque cela permet de se prendre un instant pour l'immense monde. Onpeu aux pieds de singe suivant dans un train de banlieue une étudiante de neige et de sang, une vierge maternelle. D'ailleurs, c'est au collège d'Ibaragi que l'orphelin Kawabata fit ses études, c'est dans un village proche que son grand-père aveugle le recueillit, et c'est à Ibaragi que se trouve le musée où Madame Fujimura m'a donné rendez-vous. Et, tout va bien, c'est à Ibaragi qu'on finit par débarquer. Madame Fujimura, quant à elle, voit surtout le blanc, « la pureté », dans l'œuvre de Kawabata. Mais peu importe cette divergence, je me bricole tout seul mes élucubrations, et pour le reste Madame Fujimura est une personne extrêmement agréable et prévenante (comme, je ne le dirai jamais assez, tous les gens qu'il m'a été donné de rencontrer au Japon). Cheveux à peine grisonnants, menue et émotive, elle a une manière charmante de courir comme une petite fille lorsque l'idée lui vient d'aller me chercher tel ou tel document.

Shuku No Sho, le village des

« Je voudrais la suivre, elle, la femme, jusqu'au bout du monde. Mais cela non plus n'est pas possible. La suivre ainsi, cela voudrait dire qu'il faudrait la tuer »

grands-parents paternels, se trouve à quelques kilomètres du musée et du centre d'Ibaragi. La ville se désagrège tout doucement vers des collines boisées, on traverse des banlieues de la banlieue, surplombées par ces espèces de volières géantes si caractéristiques des paysages suburbains japonais, et qui sont en fait des terrains d'entraînement pour le golf. L'endroit où Kawabata a passé son enfance se trouve à présent juste sur cette ligne mouvante, confuse, où la mégapole commence à céder à la campagne : ces orillas, ces « rives » dont Borges aimait le charme presque maritime. Avec ses maisons anciennes, ses toits bicornus, couverts de tuiles gris fer ou bleues, ses murmurantes rigoles, ses ruelles tortueuses où Madame Fujimura trotte sous son ombrelle, le village n'est séparé des premières lignes du béton

que par les frissonnements vert fluo de quelques carrés de riz. Des papillons noirs grands comme des passereaux volent mollement.

On grimpe une colline à travers un bois de bambous. En haut, il y a le cimetière avec, un peu à part, le terre funéraire de la famille Kawabata, « les gris-rose, marbrés de lichen, étoilés de kanjis. Un étang brille en contrebas. Les cigales empecent presque de s'entendre, comme le jour de juillet 1914 où l'orphelin alla récupérer, parmi les cendres chaudes du bûcher, les ossements de son grand-père.

Les lieux décrits dans les *Lettres à mes parents*, le *Journal de ma seizième année* et *Ossements* demeurent reconnaissables. La maison a été détruite et remplacée par une maison moderne en béton blanc, mais l'actuelle occupante, une vieille dame très rigolarde, me fait visiter le jardin qu'il n'a, paraît-il, pas tellement changé. Arbres torturés, taillés comme des caniches, blocs de rochers, sentes dallées, parterres de galets noirs. La grosse pierre rectangulaire sur laquelle l'adolescent est venu s'allonger, lors des funérailles du grand-père, regardant les déchirures du ciel bleu entre les feuilles, barbouillé du sang qui s'épanchait sans trêve de son nez. On a dû couper le grand pin dans lequel il se réfugiait pour lire (Il y a, dans les *Récits de la paume de la main*, un texte intitulé *Sur l'arbre* dont la simplicité, l'exactitude, la

n'entend que le bruit de l'horloge et celui de la mèche de la lampe à huile. » Et les gémissements incessants du vieillard qui veut manger, pisser : « Apporte-moi l'urinoir et mets-y mon machin. » « Dix minutes se passent, mais rien ne vient. J'attends. Je prononce des mots d'impatience, de dégoût. Je ne peux pas m'en empêcher. Grand-père s'excuse calmement. Je comprends à quel point il est faible. Chaque jour, j'observe son visage assombri par l'ombre livide de la mort. Je suis honteux. »

L'enfance, pour Kawabata, c'est aussi, et paradoxalement, l'expérience de la laideur et de la dégradation des corps : le sien, celui des autres. « Mon grand-père est comme un vieux kimono usagé tout défranchi et plein de gros plis. » Ce dégoût, cette peur, on les retrouve, à l'autre bout de sa vie, dans *Les Belles endormies* : « N'était-il pas venu dans cette maison pour rechercher cet absolu dans l'horreur de la vieillesse ? » Il y a peut-être aussi (pas seulement), dans cette histoire de vierges livrées à des vieillards, comme un lointain écho du temps où sa jeunesse était prisonnière de la maladie et de la mort des autres.

AU demeurant, il est convaincu de sa propre laideur. « Je suis un fervent de la beauté », note-t-il dans *L'Adolescent*. « Mon corps est blafard et fluet. Je n'ai pas un visage jeune, et mes yeux jaunes et ternes sont terriblement injectés de sang. » Ailleurs : « J'étais horrifié à l'idée de montrer mon corps si malingre. » Les jeunes filles qui parcourent l'œuvre de Kawabata représentent ce qu'il estime n'avoir pas, n'avoir jamais eu : un beau, un jeune corps. On peut estimer qu'elles ne sont que cela. On le lui a reproché – comme si ce genre d'admiration moralisante avait un sens, en littérature. Il est vrai que ses héros ne sont jamais amoureux, ils sont fascinés par le corps féminin, et quand je dis « le corps », peut-être est-ce même aller trop loin, parce qu'il est toujours détaillé, divisé : cous minces, chevelure, yeux, bouche, chevilles, doigts, seins « couleur de pêche » dont la beauté est rien de moins que « la gloire la plus resplendissante de l'évolution de l'humanité » (cette dernière à la « dissection » est poussée à l'extrême dans un des tout derniers textes de Kawabata, non traduit en France si je ne m'abuse, où il imagine un homme qui se fait « prêter » par une jeune fille un de ses bras, et couche avec...). Et c'est du fond de ce qu'il ressent comme sa laideur, sa non-jeunesse, qu'il cherche, de façon assez vampirique, il est vrai, à se repaître de cette beauté. Momoi Gimpei, l'homme aux pieds de singe, se demande pourquoi il suit les filles, et reste stupéfait par une pensée : « La laideur d'une partie de son corps gémissant sur elle-même, aspirant à une beauté inaccessible... Serait-il dans la logique du monde que les pieds hideux s'attachent à la poursuite des belles ? »

Après la mort du grand-père, Kawabata devient pensionnaire au collège d'Ibaragi. Madame Fujimura m'y mène. Le collège a été reconstruit, c'est à présent un bloc de béton gris assez beau, un peu blockhaus. La piscine, dont une plaque signale qu'elle est « le berceau de la natation moderne japonaise », est également ultra-moderne, mais la première, sur cet emplacement, fut creusée à la pelle et la pioche par les collègues du début du siècle. L'élève Kawabata a participé à ces travaux de terrassement, et contribué ainsi à l'essor de la brasse-papillon au Japon : mais il n'aimait pas ça, creuser, m'apprend Madame Fujimura ; ni d'ailleurs nager, ensuite, quand le trou a été fini. Je n'en suis pas autrement surpris.

Ce qu'il aimait, en revanche, c'est dormir enlacé avec Kiyono, son camarade de chambre, « mon amour homosexuel », dit-il dans *L'Adolescent*. Dans l'état d'extrême désespoir et dégoût de lui où il se trouve, le jeune collègue qui voit en lui un protecteur et « un dieu » va devenir pour Kawabata la figure inaugurale de l'amour (et la seule heureuse, peut-être). Au point qu'il est difficile de ne pas voir dans la relation physique qui les unit l'archétype de l'érotisme kawabataïen, et plus précisément (et étrangement) encore une anticipation joyeuse, à l'orée de la vie, de ce chant de mort que sont *Les Belles endormies*. Il y a cette tendance à la « dissection » (qui rappelle aussi une scène fameuse de *Mépris*) : « J'aimais tes doigts, tes mains, tes bras, ta poitrine, tes joues, tes paupières, ta langue, tes dents, tes jambes. » Il y a l'interdit

d'aller jusqu'au « plus profond de la chair », tacite avec Kiyono, explicite dans la maison des *Belles*, mais qui pourrait, dans les deux cas, être enfreint : Kiyono lui « permet tout », la maquerelle défend peut-être pour mieux suggérer, et d'ailleurs la fille, droguée, ne s'apercevrait de rien. Il y a enfin, dans le dortoir d'Ibaragi comme dans la maison de passe au bord de la mer, tout le jeu du corps conscient avec l'inconscient, de celui qui veille, voit, touche, flaire, manipule, ouvre, avec celui qui dort et s'abandonne comme un cadavre. Kiyono, c'est le bel endormi. « Tu as été l'émerveillement de ma vie », lui écrit en 1918 Kawabata, de Tokyo où il est parti poursuivre ses études.

Un lieu encore joue un rôle dans une certaine réconciliation du jeune homme avec le monde, et avec lui-même : la péninsule d'Izu, à une centaine de kilomètres au sud-ouest de Tokyo, sous le mont Fuji. Kawabata s'y rendit pour la

effet de mise en scène, de démonstration. On y sent constamment le libre mouvement d'une vie élémentaire, pas toujours belle, certes, mais assurée d'elle-même, d'être la vie. On croit y deviner quelque chose de l'apaisement que « l'homme complètement tordu » éprouvait à Izu.

A Yugashima, j'avais retenu une chambre au Yumoto-kan, l'auberge où descendait Kawabata, mais au dernier moment on m'avertit que, le patron ayant perdu sa sœur la veille, l'établissement était fermé le temps des cérémonies funéraires : je ne m'en plaignis point, c'était excessivement kawabataïen. On m'aiguilla vers le ryōkan voisin, le Shirakabeso. Passerelles de bois, murmures d'eau. Bientôt, déchaussé, vêtu d'un kimono, je fus dans ma chambre. Derrière les panneaux de papier couillants, il y avait un jardin plein d'ombre, un toit de tuiles, une colline dont le couchant éclairait encore la façade : jeux de lu-

« L'habitude que j'ai acquise depuis de scruter les visages vient sans doute de ce que j'ai vécu pendant des années seul avec un aveugle »

première fois en 1918, pour tenter de se remettre de l'état de prostration où l'avait laissée la rupture de ses fiançailles avec une gamine, serveuse dans un café, qu'il appelle « Michiko » dans ses livres : celle-là même qui se protégeait derrière une manche relevée de son regard trop scrutateur. Sur une photo (page précédente), on la voit à ses côtés : son joli visage est empreint d'une expression de léger effarement due peut-être à la bizarrerie de ce jeune homme en casquette de lycéen, à l'expression butée, dont elle ne comprend pas bien les attentes.

De son propre aveu, il ne cessera de penser à elle, pendant des années. A Izu, ne s'inspirant une fois de plus « que dégoût et pitié » (un mot très kawabataïen, ça, le dégoût), il séjourna dans une auberge thermique du village de Yugashima. Il y revint ensuite tous les ans, souvent pour de longs séjours. « Aujourd'hui », écrit-il dans *L'Adolescent*, « à l'âge de cinquante ans, je ne connais plus d'endroit qui puisse me procurer une telle joie, un tel élan d'amour. »

Sur les routes de la péninsule, il fit la rencontre d'une troupe de comédiens ambulants, et tomba amoureux de la très jeune danseuse. Enfin, amoureux... Non, ce serait trop simple. Il est séduit, troublé par sa grâce, plutôt. Le récit tiré de cette histoire, *La Danseuse d'Izu*, le rendit célèbre dès sa parution, en 1927. Aujourd'hui encore, pas un écolier qui n'en ait lu quelque passage. Poupées, portraits, enseignes, statues, la danseuse, avec son kimono rouge, son haut chignon et son tambourin sur le dos, est une affaire qui marche. Le train qui de Tokyo va à Izu s'appelle *Odoriko Express* (Danseuse Express), les jeunes mariés l'empruntent, paraît-il...

Six films ont été tirés du livre qui paraît plutôt une bluette, c'est sans doute pourquoi il est si fameux. Le jeune homme, apercevant la danseuse au bain, nue, constate qu'elle est encore une enfant : « Je sentis de l'eau fraîche couler dans mon cœur et, poussant un profond soupir, soulagé, je souris paisiblement. » Rien d'« impur » ne peut advenir. Ce qui l'emplit d'aise, aussi, c'est que la danseuse (qui semble, elle, avoir d'autres idées derrière la tête) le trouve « bon » : et voilà, il se sent accepté... Sans être exagérément libertin, on préfère Kawabata un peu plus « méchant ».

Bien plus curieux est un récit de la même époque, inspiré par les mêmes lieux, *Les Servantes d'auberge*. Fresque sans premier plan, bordélique (dans tous les sens du terme), scènes de la vie quotidienne de jeunes filles qui ne sont pas seulement de troublantes silhouettes, mais des figures extrêmement concrètes, triviales, sensuelles, touchantes, confrontées à l'égoïsme et la brutalité des hommes : l'une rêve d'être coiffeuse, l'autre est excitée par la dynamite des terrassiers, telle pisse dans le ruisseau, telle autre se mord le pouce tandis qu'on la dépucelle, l'une meurt et l'autre regarde passer, tapie dans les buissons où elle s'est envoyée en l'air, son pauvre cercueil solitaire. Il n'y a, dans ce texte singulier (qui rappelle lui aussi la manière d'Hemingway dans ses premières nouvelles), aucune perspective, aucun

mière que j'avais lus, dans *La Danseuse*, le *Pays de neige*...

Bientôt, on m'apporta, avec force prosternations, mon dîner. Un vieux fond démocrate, ou plutôt romain, faisant qu'on ne s'agenouille jamais devant moi sans me mettre un peu mal à l'aise (heureusement, ça arrive rarement), je me jetai moi-même face au sol de façon répétée, sentant bien d'ailleurs que ce n'était pas sans doute ce qu'on attendait de moi. Dans un bol noir nageaient, merveille, quelques pelures inconnues. Le Japon, me disais-je, c'était un pays si incroyablement intimidant que, m'eût-on apporté trois peaux de saucisson flottant dans de l'eau chaude, j'en aurais tiré, tel un Barthes moins ingénieux, quelque admirative réflexion. Kawabata, il m'avait peut-être eu comme ça ? Mais non : *La Danseuse*..., c'était à mon avis de la peau de saucisson, mais pas *Le Maître*..., ni *Les Belles*..., ni *Le Lac*, non, tout le contraire : de la haute barbaque de lettres... un peu faisandée, même... comme il faut. Les tatamis sous les pieds faisaient des petites bosselures soyeuses, multiples, aussi agréables que les vagues de sable dur que laisse la marée en se retirant. Je m'endormis sur mon futon en essayant de me convaincre que j'étais en train de parvenir à une sorte de sérénité (depuis, quelle déconvenue !). Un vers tournait dans ma tête, mêlé au gazouillement d'invisibles ruisselets : « Et les corps blancs des amoureux », mais ce n'était pas de Mister K., ça, non.

Le lendemain matin, je pris mes bains, d'eau froide dans une vasque de pierre, d'eau chaude dans une cuve de bois. Je n'y trouvai pas les servantes qui, autrefois, « blanches et nues, se mouvaient comme des bêtes ». Puis on vint me chercher. Mes accompagnateurs, tous charmants, tous cravatés dans l'éthive, me montrèrent la péninsule. Montagnes au pelage dru de cèdres, hachurées de bambous, rizières lumineuses sur lesquelles allaient et venaient des pluies, cyprès droits et hauts comme des mâts, portant des tentes de verdure. On ne voyait pas du tout le mont Fuji.

En haut d'une petite route à flanc de précipice, on me montra le tunnel d'Amagi, qui joue un certain rôle dans *La Danseuse*... Sous ses voûtes vernissées d'humidité, il faisait presque frais et on n'entendait plus les cigales. Au fond d'une vallée, dans le village de Yugano, au bord d'un torrent survolé de libellules, on me mena dans la chambre d'une vieille auberge d'où Kawabata avait vu la danseuse se baigner. Pour lors, sur les dalles du quai, un vieillard en caleçon long blanc aspergé d'eau son très maigre torse. Dans chaque village, on m'attendait pour me présenter quelque curiosité. En partant, mais aux genoux, on se faisait des révérences, chacune semblant en appeler une autre. J'avais l'impression (qui ne tarda pas à disparaître) d'être moi-même un Prix Nobel en balade.

Olivier Rolin

PROCHAIN ARTICLE :  
Le sillage d'Ulysse